



Le Courrier du Prince

Editorial

En ce début d'année 2010, nous avons souhaité rééditer un nouveau « Courrier du Prince », afin que chaque fin d'année soit marquée par cet éphéméride de circonstance, bien conforme avec l'objet social de notre association:

« Perpétuer le souvenir de Charles Maurice de Talleyrand-Périgord en créant des liens entre auteurs, chercheurs et collectionneurs, faisant de cette personnalité l'objet de leur intérêt particulier et acceptant de mettre en commun le fruit de leurs travaux et de leurs recherches. »

Le voici donc ce bulletin 2010, qui répond aux souhaits de nos fondateurs et qui nous relate quelques fruits des recherches de plusieurs de nos « historiens maison », que nous sommes toujours heureux de lire, sur le personnage hors pair de Talleyrand et de son entourage.

Vous le savez déjà, l'année écoulée a été riche de rencontres et de découvertes:

- Le voyage en Slovaquie, très bien préparé par notre membre Lubomir Jancok, nous a permis de mieux nous connaître, ce qui est là aussi l'un des objets de notre association.

- Pour beaucoup d'entre nous, les connaissances livresques se sont enrichies de visites de divers lieux, où s'écoulèrent des épisodes importants de la vie de notre prince, tels que Saint-Thierry et Pont-de-Sains.

La période actuelle est riche en commémorations de toutes sortes. Aussi chaque année qui s'écoule serait l'occasion de fêter tel ou tel événement de la vie du prince. Si

tout bouge autour de lui, dans les soubresauts de notre histoire depuis la fin du XVIII^e siècle jusqu'à la monarchie de juillet, lui ne bouge pas. Le « Prince Immobilable », comme l'a désigné si justement M. Emmanuel de Waresquiel, ou l'extrême patience du « Sphinx Incompris » selon le joli mot de M. Jean Orioux: il sait attendre le moment le plus propice pour agir, tandis que tous s'agitent autour de lui pour activer les conquêtes et poursuivre la guerre. Aussi 1810-2010, nous commémorerons, entre autres événements, sa tentative dans une semi disgrâce, d'établir cette paix qui ne verra le jour que quelques années plus tard.

Une chose est certaine, on ne s'ennuie jamais en sa compagnie. La virtuosité de son esprit nous enchante et son histoire autant que sa légende nous fascinent. Que notre association reste le creuset dans lequel vient se fondre notre commune admiration.

Bonne année à chacun d'entre vous et à ceux qui vous sont chers.

Georges Lefavre
Président

Les dossiers du prince

Valençay en 1808 et ce qui suit...

Nous avons laissé les infants d'Espagne, don Ferdinand, don Carlos et leur oncle don Antonio entre les mains de leur hôte, Charles Maurice, prince de Bénévent.

Ce dernier est plus fier que l'on imagine de la mission de géôlier que lui impose Napoléon.

L'effet de surprise passé, très vite nous voyons Talleyrand mettre au point les bases du séjour des augustes prisonniers. Prisonniers est certes un bien grand mot lorsque l'on constate que la vie courante est savamment organisée par le maître des lieux:

- la mise à disposition du plus grand nombre d'appartements possible, car nombreux sont les commensaux;

- la facilité de pratiquer les exercices religieux dans la chapelle du château, à l'extrémité de la grande galerie du 1^{er} étage;

- les horaires et les places à table, dans le respect du protocole royal;

- l'organisation des plaisirs du jour, depuis les simples promenades (toujours l'objet d'une surveillance discrète), jusqu'aux parties de chasse à tir ou de pêche; sans oublier les concerts donnés par le compositeur Jean-Louis Dussek;

- l'animation des causeries de salon, des lectures et à l'occasion, des représentations données par les troupes ambulantes de passage (le « petit théâtre » ne verra le jour qu'en 1810).

Pour ce faire, le gouverneur d'Arberg (le premier, et le plus sympathique des trois qui se succéderont en six ans), le chargé d'affaires Roux, le secrétaire Mornard, le régisseur Thomas, le capitaine des chasses Hudson, le garde Aubry et bien d'autres encore s'activent sans cesse.

Quant à la police, constituée d'éléments fournis par les départements de l'Indre et du Loir-et-Cher, elle se fait la plus discrète possible. Il

ne faut pas oublier que les exilés vivent à l'espagnole (on ne sait pas trop comment ils supportent le climat). Et quelques récriminations présentées par le gouverneur à Duroc, le duc de Frioul, s'attirent la réponse suivante: « ... Si vous faites mauvaise chère, c'est de votre faute, où plutôt de celle du prince de Bénévent qui, ayant sa Maison, peut à ce qu'il semble, se faire servir comme il le désire, et peut être vous vous serez trop pressé de faire servir les Princes par la leur... ».

Jusqu'en mars 1814, la vie à Valençay connaîtra bien des vicissitudes. Les tentatives d'enlèvement, les exils ordonnés par le pouvoir, voire par les princes eux-mêmes, le disputent aux intrigues amoureuses difficilement évitables à tous les niveaux, surtout celui de la maîtresse des lieux, Catherine, princesse de Bénévent, tombée dans les bras, à moins que ce ne soit l'inverse, du sémillant duc de San Carlos, chambellan de Don Ferdinand.

Il est vrai que lorsqu'on occupe la chambre située à l'étage juste au-dessus du rez-de-chaussée de la tour, habitée par la princesse, le jeu peut paraître tentant dès l'instant qu'existe un escalier dans la paroi!

Louis de Périgord



Et que les distractions manquent. Mais s'il faut en croire le chanoine Escoïquiz, de la suite des infortunés prisonniers, à la vue peut-être un peu basse, « Quant à la Princesse, on ne voit dans sa conduite extérieure (qui est du reste la seule dont on puisse juger) que la décence et le décorum qui conviennent à son rang... Jamais elle ne mit en usage la moindre séduction... et toute sa société était honnête et sans reproches ».

Son détracteur, l'aumônier Ostolaza, poursuit Escoïquiz aurait-il voulu par hasard appeler séduction quelques bals de nuit où règne toujours la plus grande décence... Ces opinions contrastées ne sont pas pour nous faire prendre parti. Mais ceux qui aimeraient se plonger dans le détail des aléas du séjour des princes espagnols en Berry pourront toujours se référer à l'analyse quasi complète que nous en a laissé Geoffroy de Grandmaison dans la revue *Le Correspondant* les 25 mai et 25 juin 1900.

Mais c'est essentiellement la vie du maître des lieux, Talleyrand, prince de Bénévent qui nous attire. Déjà fidèle à une constante qui perdurera jusqu'à l'époque encore lointaine de sa retraite, Talleyrand aime à recevoir les hommes d'affaires, experts en finance comme en politique. Malheureusement pour nous son agenda reste secret et nous avons le plus grand mal à tendre vers l'exhaustivité en matière de visites privilégiées au châtelain de Valençay. Seules quelques réceptions informelles sont identifiables au cours des années révolues 1803 à 1807. Talleyrand adore voir venir à lui les autorités locales: maire, notaires, juges de paix ou curés sont reçus avec bienveillance mais aucun d'eux ne nous a laissé la relation de ses sentiments.

S'y ajoutent quelques hobereaux du voisinage au nombre desquels on doit citer les membres de la famille Godeau d'Entraigues avant toute

autre. C'est parmi les pupilles des époux Talleyrand, régulièrement entretenues au château (une dizaine de jeunes filles d'origines diverses) que le fringant officier de marine Amédée Godeau d'Entraigues s'entiche de la jeune Anna Publicola, princesse Santa Croce. Le mari se retrouvera préfet d'Indre-et-Loire en 1830 et le restera jusqu'en 1847. Même sans preuve formelle, on peut tenir pour certaine, le moment venu, l'influence du grand voisin de Valençay.

Regrettons que les archives locales soient muettes et que nos recherches se bornent à explorer les souvenirs ou correspondances des contemporains. Quelques informations nous parviennent ici où là. Grâce à des auteurs confirmés et malheureusement disparus, tel Michel Missoffe dont les textes sont toujours méticuleusement établis, des situations ou détails nous sont révélés.

Le 15 juin 1808, Talleyrand écrit à Maret, le secrétaire d'Etat, par l'intermédiaire d'Henry Simons, associé dans le commerce international avec son frère, le fameux munitionnaire Michel Simons, mari de la non moins fameuse comédienne, Mlle Lange. Il s'agit d'une demande de protection faite à l'empereur dans un but non précisé.

Mais cette lettre prouve que les rapports existants entre le prince de Bénévent et le duc de Bassano n'étaient pas aussi tendus qu'on s'est plu à l'écrire par la suite. Quelques jours plus tard (le 23), Talleyrand écrit encore à Maret qu'un certain M. Monnier est arrivé à Valençay et qu'il lui a fait des milliers de questions auxquelles il a parfaitement répondu... ici tout se passe bien: on voit de la liberté et on est sûr qu'on n'en abusera pas.

A ce même moment Talleyrand se dit rassuré sur l'état de santé de son neveu Louis. Ce dernier,

l'aîné des enfants d'Archambaud-Joseph, 24 ans, attaché comme son frère Edmond à l'état-major du maréchal Berthier, venait de mourir de congestion à Berlin, le 18 juin (inhumé dans les caveaux de l'église Sainte-Edwige, sa tombe a été volatilisée lors des combats de 1945). La sinistre nouvelle ne parvint à Valençay que le 28 juin; ce fut un véritable déchirement si l'on en croit le prince de Bénévent dans sa lettre de remerciements aux condoléances exprimées par Mme de Bauffremont.

A voir l'état d'abatement de Talleyrand, on se demande même si celui-ci réalise que le frère du défunt, Edmond (21ans) est heureusement toujours vivant car il écrit Je suis bien malheureux je vous assure: tout l'avenir de ma vie était dans ce beau jeune homme qui avait tant d'âme, tant d'élévation, tant de bon esprit, de la force, de la bonté... C'est pourtant bien Edmond qui se trouvera dans quelques mois l'homme le plus opportun pour l'aboutissement des secrètes ambitions du Prince: un pion chasse l'autre.

N'anticipons pas. Remontant de Bayonne où il avait réglé à sa manière le compte de l'Espagne – du moins le croyait-il – l'empereur convoquait à l'étape de Nantes son vice grand électeur Le départ de Valençay en direction de Blois a lieu le 5 août et de là nous pensons que le voyage en direction de Nantes s'effectue par voie d'eau. Napoléon étant arrivé à Nantes dès 3 heures du matin, le 9, les heures qui suivirent furent propices aux entretiens sur la situation, car il y eut réceptions le soir et même le lendemain en présence de l'impératrice.

Talleyrand aimait cette ambiance de fête, propice aux conversations. Puis l'empereur repartit vers Paris, par Angers, Tours et Blois: on peut supposer que les deux hommes voyagèrent de concert jusqu'à cette dernière ville atteinte le 13 août et que de là, Talleyrand rejoignit son château par ses propres équipages. Nous ne savons rien de ce qui fut dit.

Nous savons seulement que Na-

poléon s'installe au château de Saint-Cloud. De son côté, le prince, vice-grand électeur de l'Empire depuis l'année passée, abandonne bientôt ses hôtes espagnols pour remonter vers la capitale peu après le 30 août. Il lui faut rapidement se consacrer aux préparatifs du voyage d'Erfurt imminent. Il avait pourtant imprudemment déclaré à propos de Valençay « dans l'automne, j'y serai plus longtemps ». Le plus remarquable c'est que le prince de Bénévent, devenu Prince de Talleyrand, le 6 décembre 1814 ne reverra les tours de Valençay qu'en avril 1816. Quant à la princesse, elle resta quelques semaines de plus à la campagne avant de rejoindre l'hôtel Matignon la nouvelle résidence du diplomate.

Insistons sur le fait, que, depuis l'année passée 1807, les relations entre Talleyrand et l'empereur ne sont plus au beau fixe. Mais Napoléon n'ignore pas que Talleyrand reste le meilleur connaisseur de l'Europe politique du moment. Dans son idée de s'attacher la Russie pour parvenir à mieux dominer l'Espagne et dissuader l'Autriche d'une

revanche, Napoléon ne peut s'empêcher d'associer le prince de Bénévent à son entreprise. Certes, Talleyrand prétendra plus tard que « tout le monde a sauvé la France, puisqu'on la sauve trois ou quatre fois par an; mais, voyez-vous bien, à Erfurt, j'ai sauvé l'Europe d'un complet bouleversement ».

Tentative de justification bien sujette à caution lorsqu'on démontre sans peine que Talleyrand, au cours des négociations qui durèrent

de septembre à octobre, ne cessa



Vue de l'intérieur du château de Valençay

dans l'ombre, d'inciter le Tsar à contrecarrer les opinions de Napoléon, car celui-ci n'était pas la France.

Et Talleyrand de prétendre, en a parte que si « le Rhin, les Alpes, les Pyrénées sont les conquêtes de la France, le reste est la conquête de l'Empereur, la France n'y tient pas ». Si, effectivement, les rapports du diplomate avec son maître s'étaient progressivement dégradés depuis un an, la façon d'agir du Prince n'était sans doute pas pour autant la plus franche qui soit.

On a raillé les faiblesses de Champagny, le ministre en titre, lequel arrivait aux conférences du matin avec son zèle pour excuser ses gaucheries de la veille, mais on ne peut s'empêcher de s'étonner des manœuvres de son prédécesseur aux affaires devenu en la circonstance le principal conseiller technique de l'empereur Napoléon.

Résultat autrement tangible: de nombreuses soirées se passaient dans la liesse, soit au théâtre, soit en parades, soit dans les salons tels ceux de la princesse de Tour-et-Taxis, véritable lieu de négociations. Sans aucun doute, Talleyrand en profitait pour y développer ses arguments de défiance à l'égard de la politique d'expansion de son maître dont les aspirations conquérantes l'effrayaient et le poussaient à préférer défendre ce qu'il imaginait les intérêts de son pays.

Les conciliabules et autres échanges secrets perdurèrent. Il y eut aussi, au titre des cadeaux diplomatiques: la remise au prince de Bénévint.

Des insignes honorifiques les plus importants de Russie, soit la Grand-croix de l'ordre de Saint-André, celle de l'ordre de Sainte-Anne, la croix de chevalier de l'ordre de Saint Alexandre Nevski et celle de chevalier de l'Aigle blanc;

tout cela à Weimar, le 13 octobre 1808. Mais à tant d'égards de la part du tsar, s'ajouta bientôt autre chose.

Profitant des bonnes dispositions d'Alexandre à son endroit, Talleyrand réalise alors être en situation favorable pour voir son jeune neveu survivant, Edmond, convoler si possible avec une riche héritière européenne puisque toutes velléités d'une alliance avec une jeune fille française, fût-elle de race impériale sont exclues.

C'est ainsi que germe dans son esprit l'idée d'une union hautement profitable avec la cadette des princesses de Courlande, dont la mère, Anna-Dorothea occupe déjà une grande place en Europe du Nord.

Le Tsar Alexandre, qui la tient en grande estime, se déclare prêt à jouer les intermédiaires. Sur le chemin du retour de la conférence, il s'arrête chez la duchesse, alors dans son domaine de Loebichau pour réussir à la convaincre d'accepter de sceller en France, le sort de sa fille cadette Dorothee.

Dorothee que d'aucuns se risquaient à surnommer « la Batowska », à cause d'un ami intime d'Anna-Dorothea, installé par la duchesse tout près d'elle Alexandre Batowski.

La jeune princesse Dorothee avait pourtant en tête, si ce n'est dans son coeur un beau prince qu'il lui fallait dorénavant sortir de ses pensées, Adam Czartoryski. Ce devait être pour la jeune promise le début, en 1809, d'un invraisemblable parcours à travers l'Histoire, une Histoire pleine de tous les imprévus.

André Beau, président honoraire des « Amis de Talleyrand ».

Compte-rendu de conférence

« La branche Talleyrand-Aguado-Montmorency »

Le 20 juin 2009 Georges Lefavre, président de l'Association « Les Amis de Talleyrand » a tenu une conférence au château du Marais, Le Val-Saint-Germain.

Le président de l'Association « Les Amis de Talleyrand » a entrepris de reconstituer l'histoire de cette branche peu connue de la famille du Prince Charles Maurice de Talleyrand.

Unissant ses compétences d'historien et ses connaissances de la généalogie, Monsieur Lefavre a suivi un parcours qui couvre trois siècles et qui traverse la France, l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne, sur les traces des origines des « Talleyrand-Aguado-Montmorency. »

1) L'ascendance Talleyrand-Montmorency.

Les premières traces de cette branche de la famille évoquées par le conférencier, remontent à l'époque de Louis XIV, en la personne de Gabriel de Talleyrand comte de Grignols, colonel du régiment de Talleyrand, tué au siège de Barcelone en 1714, à la fin de la guerre de succession d'Espagne. Il est le père de Daniel-Marie de Talleyrand (1706-1745), marquis de Talleyrand, colonel de l'armée française du régiment de Saintonge à l'âge de 28 ans, puis du régiment de Normandie, lors de la guerre de succession d'Autriche (1740-1745).

Daniel-Marie prit part au siège de Tournay, au cours duquel il fut tué par une explosion de poudre, provoquant la perte d'une soixantaine

d'hommes, la veille de la bataille de Fontenoy (11 mai 1745). C'est en souvenir du vainqueur de cette bataille, le maréchal Maurice de Saxe, que son prénom fut donné à Talleyrand.

Daniel-Marie fut le grand-père de Charles-Maurice.

Il se maria une première fois avec Marie-Guyonne de Theobon de Rochefort. De cette première union, naquit Gabriel-Marie de Talleyrand (1726-1795) qui devint l'aîné de la branche des Grignols et qui était affecté d'un pied-bot. Il épousa sa cousine la princesse de Chalais et fut le premier Talleyrand à porter le titre de comte de Périgord.

Il épousa en deuxième nocces Marie-Elisabeth de Chamillard. De cette deuxième union, naquirent trois fils:

- Charles-Daniel de Talleyrand (1734-1788), le père de Charles-Maurice.
- Alexandre-Angélique (1736-1821), archevêque de Reims en 1777, puis cardinal en 1817.
- Louis-Marie baron de Talleyrand (1738-1799), diplomate.

Charles-Daniel, comte de Talleyrand (1734-1788), fut un haut-officier militaire de Louis XVI. Nommé « Menin » du dauphin en 1759, colonel du régiment de Piémont en décembre 1762, brigadier des armées du roi, il assista au sacre de Louis XVI (11 juin 1775) en qualité d'« otage de la Sainte-Ampoule », fonction prestigieuse.

Il épousa le 12 janvier 1751 Alexandrine-Victoire de Damas d'Antigny, nommée dame d'honneur de la seconde dauphine Marie-Josèphe de Saxe, mère de Louis XVI. Elle était la fille du marquis d'Antigny, gouverneur des Dombes. Ils eurent cinq fils:

- Alexandre, né en 1752 et mort en bas âge,
- Charles-Maurice,
- Archambaud, qui eut le titre de duc de Talleyrand-Périgord en 1817, hérita de la dignité de pair de France et le titre de prince de Talleyrand (duquel fut revêtu, faute d'autres mâles, son frère Charles-Maurice, par ordonnance royale du 25 décembre 1815),
- Boson, né en 1764 et mort en 1830
- Louise, née en 1771 et morte la

même année. Archambaud de Talleyrand-Périgord (1762-1838), fut destiné à la carrière militaire, celle qu'aurait choisie Charles-Maurice, en sa qualité d'aîné et d'admirateur de ses ascendants militaires.

Il se maria en 1778 avec Madeleine-Henriette-Sabine Olivier de Senozan qui courageusement ne quitta pas la France lors de la révolution et fut décapitée le 26 juillet 1794, veille de la chute de Robespierre.

De cette union, naquirent trois enfants:

- Louis de Talleyrand-Périgord, né en 1784, non marié, et mort à Berlin en 1808,
- Mélanie-Honorine, née en 1785, mariée en 1803 avec Antonin-Claude-Dominique-Juste, comte de Noailles, ambassadeur en Russie,
- Alexandre-Edmond, duc de Dino, né en 1787, marié en première noce, en 1809, à Dorothee, princesse de Courlande, morte à Sagan en 1862, et remarié en seconde noce, à Florence où il résidait, en 1864, à Ida Ulrich, fille de l'amiral Danois du même nom, veuve du diplomate écossais Hugh Mac Donell et dont ils n'eurent pas de descendance.

Toutefois, l'une des petites-filles de sa seconde femme, Carmen Aguado y Mac Donell, épousa son petit-fils Adalbert de Talleyrand-Périgord, qui fut le premier Talleyrand à porter le titre de duc de Montmorency.

Alexandre-Edmond est un des personnages les plus intéressants de cette branche de la famille.

Alexandre-Edmond de Talleyrand-Périgord (1787- 1872), après une enfance difficile sous la terreur (père émigré, mère décapitée) embrassa la carrière militaire, d'abord au service du général Pino, ministre de la guerre du royaume d'Italie. Il quitte ensuite l'armée d'Italie et est affecté comme lieutenant au 5^{ème}



Le 28 mai 1745, l'armée française arrive sous les murs de Tournai, objectif premier de la campagne. Les travaux de siège sont entamés le 29 et la tranchée, première phase de l'approche de la cité, est ouverte le lendemain



régiment de Hussards. En 1806 il est promu capitaine et prit part à l'expédition de la Grande-Armée en 1806-1807.

En mars 1807, il est nommé aide de camp du maréchal Berthier. Nommé chef d'escadron en juillet de la même année, il fut assigné au 6^{ème} régiment de Hussards et il garda ses fonctions auprès du maréchal Berthier d'abord en Espagne (1808) ou comme chef d'escadron de l'armée de Murat, il sera engagé jusqu'aux portes de Madrid, puis en Allemagne (1809). En avril 1812, moins de sept ans après son entrée en service, il fut promu colonel du 8^{ème} régiment de Chasseurs à Cheval.

Il prit part à toute la campagne de Russie avec la Grande Armée. Le 18 septembre 1813, il fut emprisonné auprès de Milberg en Saxe. En 1814, après une fuite rocambolesque et s'être caché à Laon, il réussit à rentrer à Paris. A la chute de Napoléon, il prêta serment aux Bourbon et Louis XVIII lui donna le titre de Maréchal de Camp.

Pendant les 100 jours il fut destitué, mais il récupéra son grade lors de la Seconde Restauration. En 1823, il alla de nouveau combattre en Espagne comme commandant de brigade et en octobre de cette année il fut nommé général.

Le maréchal de Castellane, dans ses mémoires, peint Alexandre-Edmond comme un homme brave et généreux, que ses soldats aimaient



Edmond de Talleyrand-Périgord en uniforme de lieutenant-général des armées du roi

taine de légion, -Pauline, née en 1820, mariée à Henri, marquis de Castellane.

A cause de sa passion pour le jeu, Alexandre-Edmond contracta des dettes si considérables qu'il dut vendre ses propriétés de Rosny et ensuite se réfugier à Londres, où il avait une mission diplomatique à accomplir.

Ensuite il s'installa à Florence, où habitait Charles Talleyrand, ambassadeur du Roi de France. Ici il connut et se lia à la famille d'origine écossaise Mac Donell, qui habitait Florence depuis 1820, et dont un de ses membres, Hugh, était ambassadeur du Roi d'Angleterre. Devenu veuf de Dorothée en 1862, il épousa à Florence la veuve de Hugh Mac Donell, avec laquelle il vivra jusqu'à sa mort en 1872, âgé de 84 ans. Sa veuve, duchesse douairière de Talleyrand, s'éteignit à son tour à Florence en 1880.

Napoléon-Louis de Talleyrand-Périgord, fils aîné d'Alexandre-Edmond, naquit à Paris en 1811. Napoléon

beaucoup, mais qui avait le vice du jeu.

Il se maria une première fois avec Dorothée de Biren, princesse de Courlande, le 23 avril 1809 (le contrat fut signé au château de Lobichau). Cette union fut faite à contrecœur, car ce n'était pas le moment pour lui de se marier.

De cette union naquirent:

- Napoléon-Louis, né en 1811, neveu préféré de Charles -Maurice,
- Dorothée-Charlotte-Emilie, née en 1812,
- Alexandre-Edmond, né en 1813, officier de marine puis capi-

1^{er} et Marie-Louise furent ses parrain et marraine. Après ses études, il fut envoyé à Florence, où vivait son oncle. En 1829 il se maria avec Alix de Montmorency, en donnant ainsi origine à la dynastie Talleyrand-Montmorency. En 1838, il accompagna le duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, en une tournée d'Europe. En 1847 sa mère lui laissa le château de Sagan. Devenu veuf en 1858, il se remaria en 1861 avec Pauline de Castellane, fille du maréchal de Castellane, qui lui donna une fille, Dorothee dite Dolly, qui épousera Charles Egon, prince de Furstenberg.

Il mourut à Berlin en 1898.

2) La branche Aguado.

Alexandre-Marie Aguado, né à Séville en 1785 d'une famille juive espagnole et mort à Gijon (Espagne) en 1842, fut marquis de las Marismas del Guadalquivir et vicomte de Monte Ricco. Lors de l'occupation française de l'Espagne, il combattit au côté de Joseph Bonaparte et s'engagea dans l'armée française après la bataille de Baylen (1808) avec le grade de colonel. Il fut aide de camp du maréchal Soult.

En 1813 il assiste à la bataille de Vitoria qui marque la fin de la royauté de Joseph Bonaparte. En 1815 il quitte l'Espagne et s'installe à Paris, se livrant aux affaires et accumulant rapidement une fortune qu'il engagea dans une banque. Il devient ainsi un des plus grands banquiers de son époque.

Le gouvernement espagnol lui confia les négociations des emprunts des années 1823-1834. Le roi Ferdinand VII lui donna plusieurs décorations et lui conféra le titre de marquis. En 1828 il fut naturalisé français. Il avait déjà de nombreuses propriétés en France et dans les années suivantes il augmenta son patrimoine immobilier par des importantes acquisitions: le château et le cru de Margaux, le



Edmond de Talleyrand-Périgord à la bataille d'Esling

château de Petit-Bourg, un hôtel particulier à Paris, de venu la mairie du IX^{ème}.

Grand bienfaiteur de l'Opéra, il fut l'ami de Gioacchino Rossini, qui composa chez lui son opéra de Guillaume Tell.

A sa mort (1842) il laissa une fortune immense (environ 60 millions de francs).

Alexandre-Marie Aguado se maria avec Carmen Victoire Moreno, née à Séville en 1788 et décédée à Sivry en 1867. Ils eurent trois fils dont: Manuel Alexandre, Olympe, qui devint un célèbre photographe de la cour de Napoléon III et Onésime, lui aussi photographe et qui eut le titre de vicomte.

Manuel Alexandre, qui hérita du titre de marquis de Las Marismas, épousa Claire Emily Mac Donell, dame du Palais de l'impératrice Eugénie. De cette première union, naquirent quatre enfants: Edgard, mort jeune, Alexandre Marie (1843-1882), Arthur Olympe Georges (1845-1894), et Carmen Ida Maria, née en 1847 et décédée à Arcachon en 1880, à l'âge de 33 ans.



Ida Ulrich, veuve Mac Donell et deuxième épouse d'Edmond de Périgord. Il l'épousa à Florence en 1864, une fois veuf de Dorothee

Le peintre Winterhalter a fait d'elle un magnifique portrait, aujourd'hui au château de Versailles. Carmen épousa, en 1866, Adalbert de Talleyrand-Périgord et devint la première Talleyrand duchesse de Montmorency.

3) Les deux derniers ducs de Montmorency.



Adalbert de Talleyrand-Périgord, (1837-1915), troisième enfant et second fils de Napoléon-Louis, fut le premier Talleyrand duc de Montmorency. Il épousa Carmen Ida Marie Aguado y Mac Donell (1847- 1880), en donnant ainsi origine aux Talleyrand-Aguado-Montmorency.

Ils n'eurent qu'un fils unique: Louis Eugène (1867-1951), qui se maria une première fois en 1891 avec Anne de Rohan-Chabot dont il resta veuf très tôt, en 1903. Il se maria en 1917 avec une de ses amies, madame Ferdinand Blumenthal, dont le mari avait péri en mer.

Veuf à nouveau, il se maria une troisième fois sur le tard avec sa nièce du côté Mac Donell, Ida Lefavre veuve de Géo Grandjean, héros de la résistance, fusillé par les Allemands dans la forêt de Montmorency en 1944.

Louis participa à toute la première guerre mondiale, d'abord comme officier de liaison de la 4^{ème} division d'infanterie britannique. Il fit toute la retraite depuis la frontière de Belgique jusqu'en Seine-et-Marne, puis la marche en avant jusqu'à SOissons. Il participe à la prise de La Ferté-sous-Jouarre puis à la marche en avant jusqu'au-delà d'Armentières.

En 1916, il participe à toutes les attaques de la Somme et fit en 1917 la marche en avant jusqu'à Saint-Quentin, en suivant le repli Allemand sur la ligne Hindenburg. Le 22 mars 1917, il faisait ses 50 ans pendant une halte de 3 jours à Salency près de Noyon. Épuisé mais contre son gré et malgré toutes ses démarches, il fut mis à la disposition du gouvernement militaire de Paris et termina la campagne comme adjoint du commandant d'armes de plusieurs portes de Paris.

Il est démobilisé le 18 janvier 1919, fait chevalier de la Légion d'honneur à titre militaire, décoré de la croix de guerre avec palmes en 1917, décoré de la Military Cross et de l'Aigle Blanc de Serbie avec glaives. Il était chevalier de Malte et chevalier du Saint-Sépulcre. Il mourut à Paris en 1951. Ida, sa dernière épouse meurt à Versailles en 1985. Ainsi se termine cette lignée « Talleyrand-Aguado-Montmorency ».

Corinne Doria, doctorante, est actuellement en France pour préparer une thèse sur Royer-Collard qu'elle défendra à la faculté de Milan.

La gazette du prince

Die Geschichte zweier Porträts

Es muss 1958 oder auch 1959 gewesen sein, jedenfalls ziemlich genau vor 50 Jahren: zwei Schüler eines Gymnasiums in Westfalen – nennen wir sie Franz und Dieter – stießen in einer Buchhandlung auf Duff Coopers kongeniale Biographie des Fürsten Talleyrand, verschlangen das Buch in kürzester Zeit, lasen es erneut – und blieben ihr Leben lang von dieser einzigartigen Figur der Geschichte gefesselt.

Am Anfang, in den letzten Jahren des Gymnasiums bis zum Abitur 1960 faszinierte die beiden vor allem der Glanz, der den Mann umgab, sein Witz, seine unerschrockene Schlagfertigkeit, seine Entschlossenheit, das jeweilige Regime nicht nur zu überleben, sondern nach Möglichkeit auch von ihm zu profitieren. Erst später, als sich die Wege von Franz und Dieter schon getrennt hatten, begann letzterer, weitere Biographien und Essays über den Fürsten zu durchforsten, um alsbald festzustellen, dass dieser Mann zwar Kriege nicht verhindern konnte, aber den Frieden nicht ausschließlich im Sinn der jeweiligen Sieger zu gestalten wusste; und dass er seine politischen Ziele nie vergaß, sondern sie am

Le site Internet

Le site internet de l'Association vous renseignera en français, en anglais et en allemand.

Vous pouvez consulter <http://www.amis-talleyrand.fr/fr/>. Il ne comporte plus de problèmes d'accès.



Ende seines Lebens noch erreicht sah.

Franz, der später Chefarzt in Süddeutschland wurde, war aber nicht nur ein Verehrer des Fürsten. Er war und ist ein hochbegabter Maler und so überraschte er seinen Freund Dieter 1959 mit einem Ölgemälde Talleyrands, das er wohl nach einer kleinen Zeichnung auf dem Schutzumschlag von Duff Coopers Buch angefertigt hat. (Porträt 1959)

Dieses Bild ist bis heute Blick- und Mittelpunkt in Dieters Wohnzimmer und hat so zu manchem Gespräch mit Gästen geführt, denen die Figur des Fürsten, seine politische Bedeutung und seine unvergleichliche diplomatische Begabung bis dahin unbekannt geblieben war.

Nach dem Abitur 1960 verloren sich Franz und Dieter aus den Augen: für eine sehr lange Zeit, denn erst 40 Jahre später trafen sie sich und die anderen Mitschüler wieder – bei einem Klassentreffen, dem ersten in vier Jahrzehnten.

Nach der ersten Wiedersehensfreude kam man gleich wieder zur Sache, – im Fall von Franz und Dieter zum Leben und Wirken Talleyrands. Natürlich spielte auch das Bild aus dem Jahr 1959 in diesem Gespräch der Freunde eine große Rolle; und als man sich an diesem Abend trennte, machte Franz eine geheimnisvolle Andeutung: zum nächsten Treffen der Abiturientia 1960 werde er nicht

mit leeren Händen kommen.

Fünf Jahre später im Jahr 2005 traf sich die Klasse erneut: die Andeutung vom Klassentreffen 2000 war Realität geworden. Vor allen anwesenden Klassenkameraden enthüllte Franz unter großem Applaus sein zweites Bild Talleyrands und übergab es seinem alten Freund Dieter, der nach kurzer Sprachlosigkeit angesichts dieses Geschenks den Mitschülern von damals von der gemeinsamen Leidenschaft für Person, Leben und Politik des Fürsten, aber auch über Les Amis de Talleyrand berichtete.

PS. In einem Brief zu Weihnachten 2008 schrieb Franz, dass er an einem dritten Porträt Talleyrands arbeite....

Dieter Wernig

((résumé en français par Alexandre Belonoschkin))

En 1959, deux lycéens allemands firent la connaissance de Talleyrand par l'intermédiaire du livre de Duff Cooper. L'un des deux, Dieter, fut tellement fasciné par le Prince, qu'il persévéra en étudiant d'autres ouvrages et articles le concernant. Voyant cela, son ami Franz, peintre amateur, s'autorisa à effectuer un premier portrait de Talleyrand et l'offrit à son ami Dieter qui l'accrocha tout de suite dans le salon.

Sous le regard de ce portrait, Dieter découvrait de plus en plus le diplomate Talleyrand: si celui-ci n'avait malheureusement pas pu empêcher les guerres, il possédait néanmoins la grande faculté de négocier avec les vaincus, en pre-



nant ses distances par rapport à sa vision de vainqueur, tout en ne perdant pas de vue ses propres buts politiques... ce qui reste la base de la diplomatie, toujours difficile à appliquer, encore de nos jours. Une caractéristique qu'il a gardée jusqu'à la fin de sa vie.

A la réunion des anciens de son lycée, en 2000, Dieter parla de Talleyrand et de son admiration pour ce grand diplomate et Franz, le peintre, promit de réaliser un deuxième tableau.

Lorsqu'il le dévoila en 2005, Talleyrand revint sous le feu des projecteurs et ce fut à nouveau l'occasion pour Dieter de parler à ses amis, qui l'écoutèrent avec grand intérêt, de sa passion pour le Prince et son œuvre de grand diplomate, aujourd'hui défendus par « les Amis de Talleyrand » qu'il n'oublia pas de mentionner.

Premier tableau peint en 1959
Second tableau peint en 2005.

La chronique de...

Claude Beauthéac

Membre du Conseil d'Administration

Novembre 1799. La manière dont Talleyrand concevait ses fonctions de ministre des relations extérieures et ses relations personnelles avec Bonaparte

Au lendemain du 18 brumaire (9 novembre 1799), le Conseil des Anciens approuva la création provisoire d'une commission exécutive composée de trois consuls : Sieyès, Ducos et Bonaparte. Dès le 11 novembre, Bonaparte fut nommé président de cette commission, au grand dam de Sieyès, puis on s'attela à la question essentielle de

l'ordre du jour: la constitution du nouveau gouvernement.

En ce qui concerne le ministère des relations extérieures, Bonaparte et Sieyès admettaient l'idée que ce poste devait revenir à son ancien titulaire, c'est-à-dire Talleyrand. En effet, ce dernier avait été nommé le 16 juillet 1797 ministre des relations extérieures du Directoire et il le resta jusqu'au 20 juillet 1799, date à laquelle, accusé de malversations et de collusion avec l'Angleterre, il dut remettre sa démission aux « Citoyens Directeurs ».

Il fut alors remplacé par son ami Reinhard, ministre en Toscane, et depuis peu auprès de la République helvétique, poste qu'il n'avait pas d'ailleurs encore rejoint. Cette nomination ne fit d'ailleurs pas illusion et tout le monde disait que c'était une manière pour Talleyrand de diriger son ministère sans en avoir la responsabilité. Deux ans plus tard, le même scénario recommença: on attendait au ministère Talleyrand et ce fut Reinhard qui resta à son poste, au grand étonnement de ce dernier. Certes, les qualités diplomatiques de Talleyrand le désignaient tout à faire pour « faire le job » avec succès. Mais « sa mauvaise réputation, ses trafics financiers, ses constantes intrigues continuaient d'en faire un sujet d'opprobre ».¹

Donc, Reinhard fut « conservé dans les premiers moments » selon les propres termes de Napoléon.² Mais la comédie dura peu. Dix jours après avoir été nommé, Reinhard fut prié par Bonaparte de remettre sa démission et il fut renommé en Helvétie. Par arrêté du 1^{er} Frimaire an VIII (22 novembre 1799), le « citoyen Talleyrand-Périgord » retrouva, quatre mois après son

¹ Michel Poniatowski : Talleyrand et le Consulat. Librairie Académique Perrin 1986, page 14

² Napoléon : Correspondance, tome XXX, cité par Michel Poniatowski, ibidem, page 14

départ, son poste de ministre des relations extérieures.

« Me voilà encore ministre » écrivit-il dans un petit billet à Madame de Staël. Les choses sérieuses allaient donc pouvoir commencer avec Bonaparte. C'est ici le moment de rappeler que la collaboration entre Bonaparte et Talleyrand, directe et intime, dura plus de sept années et s'acheva seulement au lendemain de Tilsit par la démission du ministre (9 août 1807). Talleyrand ne perdit pas de temps pour bien délimiter son territoire, et ce dès sa nomination. Dans ses mémoires, il écrit:

« Pour rendre le pouvoir du premier consul plus effectif encore, je fis le jour même de son installation une proposition qu'il accepta avec empressement : - Les trois consuls devaient se réunir tous les jours, et les ministres de chaque département rendre compte devant eux des affaires qui étaient dans leurs attributions. - Je dis au général Bonaparte que le portefeuille des affaires étrangères, qui, de sa nature est secret, ne pouvait être ouvert dans un conseil, et qu'il fallait qu'il se réservât à lui seul le travail des affaires étrangères, que le chef seul du gouvernement devait avoir dans les mains et diriger.

Il sentit l'utilité de cet avis; et comme au moment de l'organisation d'un nouveau gouvernement, tout est plus facile à régler, on établit, dès le premier jour, que je ne travaillerais qu'avec le premier consul ».³ Sur ce registre, le baron de Méneval enfonce le clou en rapportant les propos suivants de Talleyrand à Bonaparte: « Citoyen Consul, vous m'avez confié le ministère des relations extérieures et je justifierai votre confiance. Mais je crois devoir vous déclarer, dès à présent, que je ne veux travailler qu'avec vous. Il n'y a là de vaine fierté de ma part: je vous parle seulement dans

³ Talleyrand : Mémoires, Jean de Bonnot, 1967, Tome 1^{er}, page 276

l'intérêt de la France.

Pour qu'elle soit bien gouvernée, pour qu'il y ait unité d'action, il faut que vous soyez le premier Consul et que le premier Consul ait dans sa main tout ce qui tient directement à la politique, c'est-à-dire les ministères de l'Intérieur et de la Police pour les affaires du dedans, et mon ministère pour les affaires du dehors, et ensuite les deux grands moyens d'exécution, la Guerre et la Marine. Il serait donc de toute convenance que les ministres de ces cinq départements travaillassent avec vous seul.

L'administration de la Justice et le bon ordre dans les Finances tiennent sans doute à la politique par une foule de liens; mais ces liens sont moins serrés. Général, j'ajouterai qu'il conviendrait alors de donner au second Consul, très habile jurisconsulte, la haute main sur la Justice et au troisième Consul, également bien versé dans la connaissance des lois financières, la haute main sur les Finances. Cela les occupera, cela les usera, et vous, Général, ayant à votre disposition toutes les parties vitales du gouvernement, vous arriverez au noble but que vous vous proposez: la régénération de la France ».⁴ Que les choses sont bien dites ! Bien entendu, Bonaparte ne fit pas la sourde oreille à de telles propositions.

4 Michel Poniatowski : *ibidem*, page 36

Il avoua même à Bourrienne que Talleyrand était « de bon conseil » que c'était « un homme de grand sens » et qu'il avait « raison »: « on marche plus vite quand on marche seul ». Un peu plus tard, Bonaparte écrit à Talleyrand : « Vous savez tout ce que je ne sais pas ».⁵ Tels sont les deux hommes qui vont, pendant de longues années, unir leurs destins.

La paix de Presbourg (26 décembre 1805) et la statue refusée par Talleyrand

Le 2 décembre 1805, Napoléon remporte à Austerlitz la « bataille des trois empereurs », la défaite des autrichiens et des prussiens est sévère et la signature du traité de Presbourg, signé le 26 décembre 1805, impose des conditions très dures aux deux pays vaincus, et ce malgré les recommandations de modération données par Talleyrand à Napoléon.

Gérard Lacour-Gayet mentionne sur ce sujet une anecdote, sans doute peu connue: un sculpteur voulait représenter Talleyrand sur un monument destiné à perpétuer le souvenir de la paix de Presbourg, qu'il avait négociée en 1805. Talleyrand lui écrivit, le 12 mars 1808, en lui racontant les incidents auxquels ces négociations avaient donné lieu ; mais la paix avait été

5 Michel Poniatowski : *ibidem*, pages 37 et 39

le résultat naturel de l'immortelle victoire d'Austerlitz. Aussi décline-t-il l'honneur que son correspondant avait eu l'idée de lui faire.

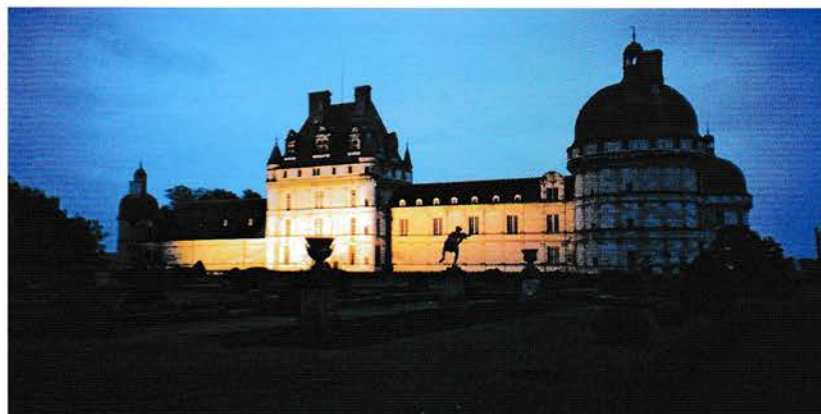
Huit ans environ avant la signature de la paix de Presbourg, Talleyrand avait été nommé ministre des relations extérieures. Un de ses premiers soins avait été d'en informer personnellement le général Bonaparte qui venait de signer les préliminaires de Léoben; « Justement effrayé, lui avait-il écrit (24 juillet 1797), des fonctions dont je sens la périlleuse importance, j'ai besoin de me rassurer par le sentiment de ce que votre gloire doit apporter de moyens et de facilités dans les négociations. Le nom seul de Bonaparte est un auxiliaire qui doit tout aplanir. Depuis la signature de la paix de Campo-Formio en 1797 jusqu'à la signature du traité de Tilsit en 1807, le ministre des relations extérieures du Directoire, du Consulat et de l'Empire ne fut guère que le secrétaire de Bonaparte, puis de Napoléon ». Chateaubriand n'a point été dans l'erreur quand il a écrit ces lignes un peu dures:

« Il faut bien se mettre dans l'esprit qu'on est purement et simplement un commis lorsqu'un tient le portefeuille d'un conquérant qui, chaque matin, y dépose le bulletin d'une victoire et change la géographie des Etats ».

« En déclinant, à propos de la paix de Presbourg, la proposition flatteuse de son ami le sculpteur, Talleyrand ne faisait que rendre à la vérité un hommage indirect ». ⁶ On sait que Napoléon critiqua la manière, relativement correcte et non abusive, suivie par Talleyrand pour arriver à la signature de ce traité, puisqu'il écrivit à quelque temps de là: « vous m'avez fait à Presbourg un traité qui me gêne beaucoup ».

Dans ses mémoires, Talleyrand ne

6 Lacour-Gayet : *Talleyrand*, Edition Payot, 1934, Tome IV, pages 93-94



Vue de nuit du château de Valençay

cache pas cette différence d'appréciation avec Napoléon, mais il ajoute avec beaucoup d'humour: « Ce qui cependant ne l'empêcha pas de me donner, peu de temps après une grande marque de satisfaction en me faisant prince de Bénévant, dont le territoire était occupé par ses troupes. Je dis avec plaisir que, par là, ce duché que j'ai conservé jusqu'à la Restauration, a été mis à l'abri de toute espèce de vexation et même de la conscription ». ⁷

Savez-vous que Talleyrand a assisté à la naissance de Louis-Napoléon, devenu plus tard Napoléon III

Bien entendu, vous n'ignorez pas que Talleyrand a assisté le 11 juin 1795 au sacre de Louis XVI, puis que, le 14 juillet 1790, il a célébré la messe à la fête de la Fédération sur le Champ de Mars, puis que, le 2 décembre 1804, il a assisté à la messe du couronnement de Napoléon, puis que, le 29 mai 1825, il a assisté au sacre de Charles X et qu'enfin, le 9 août 1830, il a assisté à la Chambre des Députés au serment de Louis-Philippe en sa qualité de Roi des Français.

Talleyrand fut vraiment au cours de sa longue existence (84 ans) un « témoin capital ». Mais notre Charles-Maurice a fait plus. Lisez ce qui suit. Charles-Louis Bonaparte est le troisième enfant, né à Paris, au 17 de la rue Laffitte, alors rue Cerutti, dans la nuit du 20 au 21 avril 1808, de Louis, roi de Hollande, frère cadet de Napoléon et d'Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine.

Talleyrand, qui avait été nommé par Napoléon le 9 août 1807 vice-grand électeur de l'Empire, a assisté à cette naissance. Gérard Lacour-Gayet raconte la scène de la manière suivante: « Peu de jours

avant l'entrevue de Bayonne, le 20 avril 1808, la reine de Hollande donnait le jour à un fils, Napoléon-Louis-Charles, qui devait être l'empereur Napoléon III. En sa qualité de grand dignitaire, Talleyrand avait assisté à la naissance de cet enfant. Avec sa grâce nonchalante, il avait dit à la mère: « C'est affaire à Votre Majesté de nous donner des princes. Il faut se reposer sur elle de notre bonheur à venir ».

« La reine Hortense, qui rapporte ces paroles, avait conservé aussi un autre souvenir de la présence du prince. Il avait l'habitude de porter de la poudre. L'odeur en était si forte que, lorsqu'il approcha de son lit pour lui faire son compliment, elle faillit être suffoquée. Tout le temps qu'il resta là, elle n'osa rien dire; mais elle se sentit bien mal.

Les témoins qui signèrent à l'acte de naissance de l'enfant royal furent LL.AA.SS. le prince architrésorier (Lebrun) et le prince vice-grand électeur (le prince de Bénévant). Celui-ci adressa le jour même à l'Empereur des félicitations comme seul un Talleyrand-Périgord savait en tourner. A propos de la naissance de ce prince, il écrivait:

« Je dois en sentir davantage l'importance, moi que le sentiment, le respect et la reconnaissance attachent d'une manière plus particulière à Votre majesté. Je la supplie d'agréer avec bonté l'expression de ma joie et les vœux ardents que je forme à chaque moment de ma vie pour la prospérité de son auguste famille. Elle ne peut être trop nombreuse pour la tranquillité et le bonheur du monde ».

« Si, en 1836, le prononciamiento tenté à Strasbourg par le fils de la reine Hortense n'avait pas échoué et si Talleyrand avait assisté à une révolution de plus, qui sait s'il n'aurait pas adressé des félicitations à l'auteur du coup d'Etat? Qui sait s'il ne lui aurait pas dit qu'il avait eu le bonheur d'assister, vingt-huit

ans plus tôt, à sa naissance et d'exprimer alors à sa mère et à son oncle les sentiments de joie qu'elle lui avait fait éprouver ». ⁸ Mais quel était donc le véritable jugement porté par Talleyrand sur la reine Hortense? D'après Philippe Séguin, il aurait tenu ce propos:

« Elle était née pour l'exil. Si l'adversité dans laquelle son destin l'a mise n'en eût pas décidé ainsi pour son propre malheur, elle l'eût choisi de sa propre volonté, pour avoir un prétexte à aller de-ci de-là, à changer sans cesse, puis de s'en lamenter ». Cependant, Philippe Séguin dit que ce jugement est « pour le moins incomplet ». ⁹

Et si nous terminions par Dame Catherine Noël Worlée, épouse divorcée de Georges François Grand, née à Tranquebar, colonie danoise dans les Indes Orientales?

Ecrivain et journaliste, Guillaume Prébois aime le cyclisme et l'aventure. A 37 ans, après avoir couru les Tours de France, d'Italie et d'Espagne en solitaire, il a relevé pendant les dernières vacances son défi le plus fou : faire le tour du monde, en 80 jours et à vélo, sur les traces du héros de Jules Verne, Phileas Fogg. Pour lui, une aventure qui a senti « la boue, la mousson, les épices ».

Chaque jour à partir du 14 juillet 2009, en dernière page du journal « Le Monde », il a publié son carnet de bord, en Europe d'abord, puis en Inde, en Australie et aux Etats-Unis.

Au jour n° 21, son étape de 169 kilomètres rejoint Tiruchirapalli (Tamil Nadu) à Tranquebar (Tamil Nadu). Dans « Le Monde » du jeudi

⁸ Gérard Lacour-Gayet : Talleyrand. Edition Payot, 1930, Tome II, page 236

⁹ Philippe Séguin : Louis Napoléon le Grand, Editeur Bernard Grasset, 1990, page 25

⁷ Talleyrand : Mémoires, ibidem, page 303

6 août 2009, il raconte son arrivée à Tranquebar, comptoir danois entre 1613 et 1845: « Des centaines d'enfants sortent de classe en courant pieds nus sur les chemins de terre. Ils croquent des morceaux de concombre. Ici, les uniformes sont verts: bermuda, chemise, cravate. Jupe et rubans pour les petites filles. Le pauvre et le riche sont habillés de la même façon. Aucune discrimination vestimentaire: on valorise la personne intérieure. – « Mister, a pen, a pen » - ils veulent des stylos, pas de bonbons.

Le Dansborg, un fort carré couleur sahara, témoigne encore de la présence de la marine royale danoise. On venait de loin chercher la prospérité. Des herbes folles recouvrent les tombes de marchands et soldats portugais, anglais, allemands, arméniens. La foi ou le désespoir vous conduisait à Tranquebar.

Bartholomaüs Ziegenbald et Heinrich Plütschau, des missionnaires luthériens, débarquèrent le 9 juillet 1706. Plusieurs familles françaises chassées de Pondichéry par les anglais vinrent s'y réfugier, dont celle de Catherine Verlée, qui épousa Talleyrand. Mélancolie et nostalgie soufflent sur cette ville oubliée.

Logé dans un ancien palais colonial, sans télévision, ni internet, je me suis couché tôt, assommé par le fracas de la mer. Autrefois, c'est la reine Anne-Sophie du Danemark qui dormait dans cette chambre ».

Rappelons que Charles-Maurice Talleyrand de Périgord et Dame Catherine Noël Worlée se sont mariés civilement le 10 septembre 1802 (23 Fructidor de l'an X de la République) à la mairie du X^{ème} arrondissement de Paris.

L'acte de mariage contient deux irrégularités. D'une part, les parents de Catherine Worlée sont portés tous les deux décédés, alors que Madame Worlée mère (née Laurence Allaing) ne devait mourir que

deux mois plus tard. D'autre part, les parents de Charles-Maurice sont eux aussi portés tous les deux décédés. Or, Alexandrine de Talleyrand-Périgord était bien vivante lors du mariage de son fils aîné, puisqu'elle ne mourut à Paris que le 24 juin 1809.

Mais laissons là ces petits mensonges et revenons à l'essentiel. La veille de ce jour officiel, le 9 septembre 1802 (l'an X de la République Française une et indivisible, le 22 Fructidor) à Neuilly-sur-Seine, près Paris, département de la Seine, dans la maison de campagne dudit Charles-Maurice Talleyrand de Périgord, fut signé le contrat de mariage entre les deux époux, en présence des deux notaires, Messieurs Lecerf et Fleury.

Assistaient à cette cérémonie privée quelques invités soigneusement choisis : Bonaparte premier consul, Joséphine, son épouse, les deux consuls Cambacérès et Lebrun, le secrétaire d'Etat Maret et les deux frères de Talleyrand (Archambaud-Périgord et Boson-Périgord).

La cérémonie des signatures est finie et laissons à Michel Poniatowski le dernier mot: « Que Bonaparte eût accepté de figurer sur un tel acte montrait dans quelle estime particulière il tenait alors Talleyrand ».¹⁰

¹⁰ Michel Poniatowski, *ibidem*, page 408

L'anecdote

Mme Mechtilde Voigt, membre, nous pose une colle: comment s'appelle l'anglaise qui, en 1790, a dédié son livre pour l'émancipation de la femme au nom de notre Charles Maurice?

Réponse dans le prochain numéro!

Alexandre Belonoschkin

Dans la bibliothèque

« Dorothea Herzogin von Sagan 1793-1862 » ouvrage en allemand écrit par le Docteur Guenter Erbe. Edition Boelau Verlag

« L'art d'être pauvre » mémoires écrites par Boni de Castellane. Collection « Texto » chez Tallandier - 556 pages

« Courlande » par Jean-Paul Kaufmann. Editeur Fayard - 300 pages

Die Politik Frankreichs auf dem Wiener Kongress, par Dr. Alexandra von Ilsemann, Talleyrands aussenpolitische Strategien zwischen Erster und Zweiter Restauration. Ed: Kraemer-Hamburg 1996 - ISBN 3-89622-005-5

Note: C'est peut-être le seul doctorat écrit par une femme sur la politique de Talleyrand au Congrès de Vienne.

Comme le sous-titre l'indique, elle montre la différence entre les deux stratégies utilisées par Talleyrand entre la première et la deuxième restauration.

De nombreuses sources non éditées aux archives des Affaires Etrangères à Paris ont été produites.

Elle enseigne actuellement en Asie (dans plusieurs pays).

Les conférences

Le 28 novembre, conférence « Talleyrand au congrès de Vienne 1814-1815 » donnée par notre vice-présidente Françoise Aubret-Ehnert pour le Souvenir Napoléonien à La Rochelle.

La gazette du prince

Assemblée générale samedi 17 octobre 2009 à Lesdins

Chers amis de Talleyrand,

J'ai l'honneur et le plaisir de vous présenter, conformément à nos statuts, le compte rendu des activités de notre association au cours de la période s'étendant de la clôture de notre précédente assemblée générale, tenue à Valençay le 11

Le courrier du Prince

Bulletin d'information de l'Association des Amis de Talleyrand

Editeur

Monique Carrillon

Comité de rédaction

André Beau
Alexandre Belonoschkin
Georges Lefavre, Claude
Beauthéac

Maquette

Patrick Lehner, secrétaire

Siège

Château de Valençay
55000 Valençay
<http://www.wwww.amis-talleyrand.fr/fr/>

Parution annuelle

N°2 / janvier 2010

Reproduction autorisée avec
mention de la source

octobre 2008 jusqu'à ce jour.

Nos statuts, modifiés par l'AG de 2006, nous permettent de tenir nos réunions en un lieu différent de notre siège social. Aussi avons-nous décidé de tenir cette AG en Picardie, proche de différents sites qui ont vu se dérouler des événements importants de la vie de Talleyrand. Citons pour mémoires:

- Le domaine de Pont de Sains que nous venons de visiter et qui fut acheté par Charles-Maurice sous le consulat en 1801 et qu'il a donné par contrat de mariage à sa femme Catherine Worlée en septembre 1802,

- L'abbaye de Saint Thierry, proche de Reims, que nous visiterons demain, devenue château archiepiscopal de l'archevêque Alexandre Angélique de TP. Charles Maurice y séjourna au début de sa vie ecclésiastique et y disposait d'un appartement qu'il mit quelques temps à la disposition de William Pitt lorsqu'il vint en France en 1783.

- La chapelle Palatine du palais archiepiscopal du Tau, jouxtant la cathédrale de Reims, que nous visiterons également demain et dans laquelle Charles Maurice fut ordonné prêtre le 18 décembre 1779 par Mgr Louis André de Grimaldi, archevêque de Noyon. Le doyenné de Saint Quentin dans lequel nous nous trouvons relevait de cet archevêché.

Dans l'ordre chronologique, le déroulement de nos activités en 2008 /2009 a été le suivant:

Aussitôt après la tenue de notre AG 2008 à Valençay, un dîner très brillant nous réunissait dans la grande salle à manger du château. Le lendemain 12 octobre, nous étions à Châteauroux, pour visiter en la compagnie du directeur des archives de l'Indre Mr du Pouget, par ailleurs membre fondateur de notre association, la maison du

général Bertrand, aide de camp de Napoléon et qu'il accompagna à l'île d'Elbe et à Sainte Hélène.

Cette habitation est devenue musée, très riche en souvenirs Napoléoniens, notamment sur le retour des cendres de l'empereur, organisé par Bertrand et le prince de Joinville.

En fin d'année 2008, nous avons publié le bulletin commémorant le X^{ème} anniversaire de notre association. Il a pu être distribué pour les fêtes du nouvel an. Nous avons découvert dans ce magnifique fascicule, monté et réalisé par Monique Carrillon, en tant que coordinatrice-réalisatrice, un important travail de synthèse de notre ami Pierre Guimbretierre, retraçant d'une manière vivante la vie de notre association au cours de ses premières années.

De nombreuses photos l'illustrent et nous rappellent des étapes importantes de la vie de Talleyrand. Nous ne nous lassons pas de découvrir au fil des pages, des aspects méconnus de la vie du prince, depuis la « réception des infants d'Espagne en mai 1808 à Valençay » racontée par notre président d'honneur André Beau, jusqu'au très intéressant article « Talleyrand ne s'est jamais rétracté » par notre ami Jacques BRUN, qui fait apparaître l'estime continuelle du prince pour une Eglise qu'il n'a jamais reniée, et sur sa fin chrétienne, malgré les vicissitudes de sa vie ecclésiastique et épiscopale, qui s'expliquent par les troubles et les chambardements sociaux de l'époque.

Le voyage en Slovaquie.

Notre exercice 2008 /2009 a été marqué par un voyage très réussi en Slovaquie, qui s'est déroulé du 6 au 12 juin et qui regroupait 20 membres de notre association. Le groupe gardera le meilleur des souvenirs de ce périple en Europe

centrale et que nous n'aurions peut-être jamais fait sans cette initiative de notre association. Il fut organisé par notre « commission voyage », avec l'assistance éclairée d'un guide de premier ordre en la personne de Lubomir Jancok, membre associé de notre association. Des rencontres avec des personnalités de premier plan, comme Mme Anna Lamperova, ambassadrice de la Slovaquie au conseil de l'Europe, qui nous fit un exposé très documenté sur la place et l'avenir de son pays en Europe.

Elle nous fit l'amitié et l'honneur de dîner avec nous. Nous fîmes de nombreuses découvertes en rapport avec l'épopée Napoléonienne: château de Devin, proche de Bratislava, qui inspira Jules Verne et qui connut un dur combat lors de la campagne de 1809, villes aux noms chantants des Carpates: Banskas Stiavnica, Banska Bystrica, Levoca, Terchiva, ville du Robin des bois Slovaque, Strecno, visite d'une mine d'argent souterraine- la mine, de « St Odreej » - près de Banska Stiavnica, guidée par un ancien mineur. Nous étions tous revêtus de la tenue du professionnel de la mine que nous étions devenus. Enfin Pezinok où nous avons découvert la qualité et dégusté les vins Slovaques, très peu exportés, et qui n'ont rien à envier à nos meilleurs crus.

Le site hautement touristique du massif des hautes Tatras a couronné notre périple dans les Carpates. Nous avons mesuré l'attrait et le pittoresque de cette région, parfois si malmenée par l'histoire: invasions Ottomanes, persécutions des minorités, exigences linguistiques etc ...Le sentiment religieux et la foi populaire très ancrés dans la culture et la vie quotidienne Slovaque nous ont été témoignés par un prêtre catholique qui nous a commenté une extraordinaire maquette en bois articulée, représentant la crèche et la vie à Bethléem au temps du Christ.

Tous furent enchantés du séjour qui leur a permis de mieux comprendre les enjeux de cette histoire mouvementée et complexe de cette Europe Centrale si présente dans la vie de Talleyrand.

Les conseils d'administration

Nos statuts prévoient la tenue de 2 réunions de conseil, au minimum chaque année.

Or, nous en avons tenu 3:

- une première réunion s'est tenue à Valençay le 11 octobre 2008, aussitôt après la tenue de notre AG. Au cours de celle-ci, il a été procédé à l'élection de notre nouveau président suite à la démission de Françoise Aubret- Ehnert., qui a été nommée vice-présidente pour la durée restant à courir de son mandat. Jean-Paul Gazel vient, de son côté, de demander à être déchargé de son mandat de vice-président pour raisons de santé, le rendant momentanément indisponible. Nous lui souhaitons un prompt rétablissement.

- une deuxième réunion s'est tenue à Paris le 28 février 2009, pour, principalement préparer le voyage en Slovaquie.

- une troisième réunion s'est tenue chez Mme de Bagneux, pour principalement mettre au point le déroulement de la présente AG, sur 3 jours, et pour notamment découvrir les étapes nordiques de la vie de Talleyrand, principalement Reims et Pont de Sains.

Les conférences

- Une série de conférences se sont déroulées à Vienne, juste avant le voyage en Slovaquie, les 4 et 5 juin 2009, sous la forme d'un Symposium international placé sous le patronage de la « Fondation Napoléon », pour commémorer le deuxième centenaire des batailles d'Essling et de Wagram. Les séances se sont tenues dans la salle

d'honneur du Musée de l'Armée de Vienne. Thierry Lentz, directeur de l'Institut Napoléon, fit une intéressante communication sur « L'Empire Napoléonien dans la tourmente », en 2008-2009. Celle-ci a fait l'objet d'un commentaire sur un sujet dont nous n'avons pas fini de débattre: la « conspiration Talleyrand-Fouché ». Elle est publiée avec l'ensemble des interventions des autres orateurs dans le « recueil des actes du symposium », à votre disposition. Cinq membres de notre association seulement assistèrent à ce colloque, qui s'est terminé par une très belle exposition sur ce même thème au château de Schallaburg situé près de l'abbaye de Melk.

- Une conférence s'est déroulée au château du Marais le 20 juin 2009, sur la branche « Talleyrand-Montmorency », présentée avec l'aide d'un diaporama, par votre président. Elle fera l'objet d'une plaquette d'une cinquantaine de pages avec des illustrations diverses sur ce sujet et sera mise à la disposition de ceux que ça intéresse. Elle a été suivie d'un dîner très réussi dans ce magnifique cadre du château du Marais, grâce à l'accueil de notre vice présidente, Anna de Bagneux, que nous remercions encore chaleureusement. Mme de Bagneux s'est également improvisée conférencière de son très riche musée Talleyrand et Dino pour le plus grand bonheur de son auditoire.

Le site

C'est Françoise Aubret-Ehnert qui a, à nouveau, géré l'intégralité de notre site au cours de cet exercice et nous l'en remercions. Elle nous rappelait à tous dans un mail de janvier 2009 que notre forum, ouvert le 30 janvier 2003, était le 628^{ème} au classement général et le 22^{ème} au classement gouvernement / association. Il lui est apparu regrettable de constater une insuffisance de fréquentation par nos membres, mais nous savons que certains, au

nombre duquel je me trouve, ont éprouvé des difficultés, résolues depuis, avec la rubrique consacrée à la vie de l'association.

Nous relevons également dans un mail de notre gestionnaire, que 39424 visites ont été effectuées du 28.06.2005 au 27.12.2007, soit un total de 55 846 visites.

Les effectifs de notre association

Nous étions 89 membres associés en clôture d'exercice 2007 / 2008. Nous sommes 109 membres à la date d'aujourd'hui et peut-être 110 avec la présence d'un nouvel arrivant à la présente réunion. Vingt personnes de plus donc, c'est une progression encourageante, mais ce nombre reste encore insuffisant pour une association de cette importance.

Talleyrand - Saint-Quentin et sa région.

Pour terminer, puisque nous sommes sur Saint-Quentin, citons quelques rapports de Talleyrand avec cette ville et sa région, même s'il peuvent paraître un peu lointains:

- Le 11 juin 1775, Charles-Maurice, sous-diacre depuis le 1^{er} avril 1775, assistait au sacre de Louis XVI à Reims. Le 24 septembre

1775, il est nommé abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Denis de Reims.

- En octobre 1776 il fit un séjour à St Thierry, où nous nous rendons demain.

- C'est l'évêque de Noyon et pair de France, Louis-André de Grimaldi qui ordonna prêtre Charles-Maurice le 18 décembre 1779, dans la chapelle archiépiscopale du Tau jouxtant la cathédrale de Reims.

Quelques mois avant son ordination, il avait du souffrir de voir son frère Archambaud faire le brillant mariage qu'il aurait peut-être lui-même aimé faire, entouré de sa nombreuse famille et de tous ses amis, ce qui lui avait fait défaut à son ordination quasiment imposée par ses parents.

- Le 19 décembre 1779, ses parents assistaient à la première messe célébrée par l'abbé de Périgord. Ce même jour il était nommé vicaire général du diocèse de Reims.

- Le 4 janvier 1789, c'est le même Louis-André de Grimaldi, assisté de deux autres prélats, Claude de Nicolay, évêque de Béziers et Barthélémy Louis Chaumont de la Galaizière évêque de Saint Dié, qui procède au sacre de Charles-Maurice comme évêque d'Autun, dans la chapelle du St Sauveur du sémi-

naire d'Issy.

- Le 24 février, Charles-Maurice, qui avait prêté serment à la constitution civile du clergé, consacra un curé de St-Quentin, le curé de l'église St-Jean de cette ville, en la personne de Claude-Eustache Marrolles.

Il devint évêque de Soissons. Cette consécration par un évêque jureur fit d'ailleurs scandale auprès du clergé réfractaire, et fut l'objet d'une très importante cérémonie, en présence de mille hommes de la garde nationale, commandée par La Fayette en personne.

En fait, Talleyrand peut être considéré comme un promoteur de la liberté des cultes en France. Mais son oncle, l'archevêque Alexandre-Angélique le désapprouva et publia deux ordonnances contre cette élection. Il émigra à Aix-la-Chapelle et Louis XVIII en exil à Mittau, près de Riga, l'appela auprès de lui.

Par la suite Charles-Maurice aurait eu l'abbaye du Mont St-Martin à quelques Kms de St-Quentin. Des recherches sont en cours à ce sujet. L'acte de mariage de Charles-Maurice avec Catherine Worlée mentionne bien la présence comme témoin de son ami Radix de Sainte-Foy demeurant au Mont-Saint-Martin.

Et certains ouvrages mentionnent Talleyrand comme propriétaire du Mont-Saint-Martin par l'intermédiaire d'un homme de paille, dénommé Radix de Ste Foy.

Cette abbaye, qui aurait appartenu à Talleyrand, servit à héberger des prisonniers Russes en 1808-1809, réquisitionnés comme terrassiers pendant la construction du canal de St-Quentin, inauguré par l'empereur en 1810.

Il est venu en personne avec sa cour à Lesdins pour cette inauguration, en compagnie de Marie-Louise qu'il venait d'épouser. Talleyrand était-il du voyage ? Des recherches sont à faire à ce sujet!

Georges LEFAIVRE – Président

